



© Renaud Buénerd

**À la rentrée,
je délaisse
les grands axes
et je prends
La Contre Allée**

La Morelle noire,
traduit de l'espagnol par Marielle Leroy,
collection La Sentinelle, 464 p.,
9782376651512, 24€ (prix provisoire).

Parution le 16 août 2024.

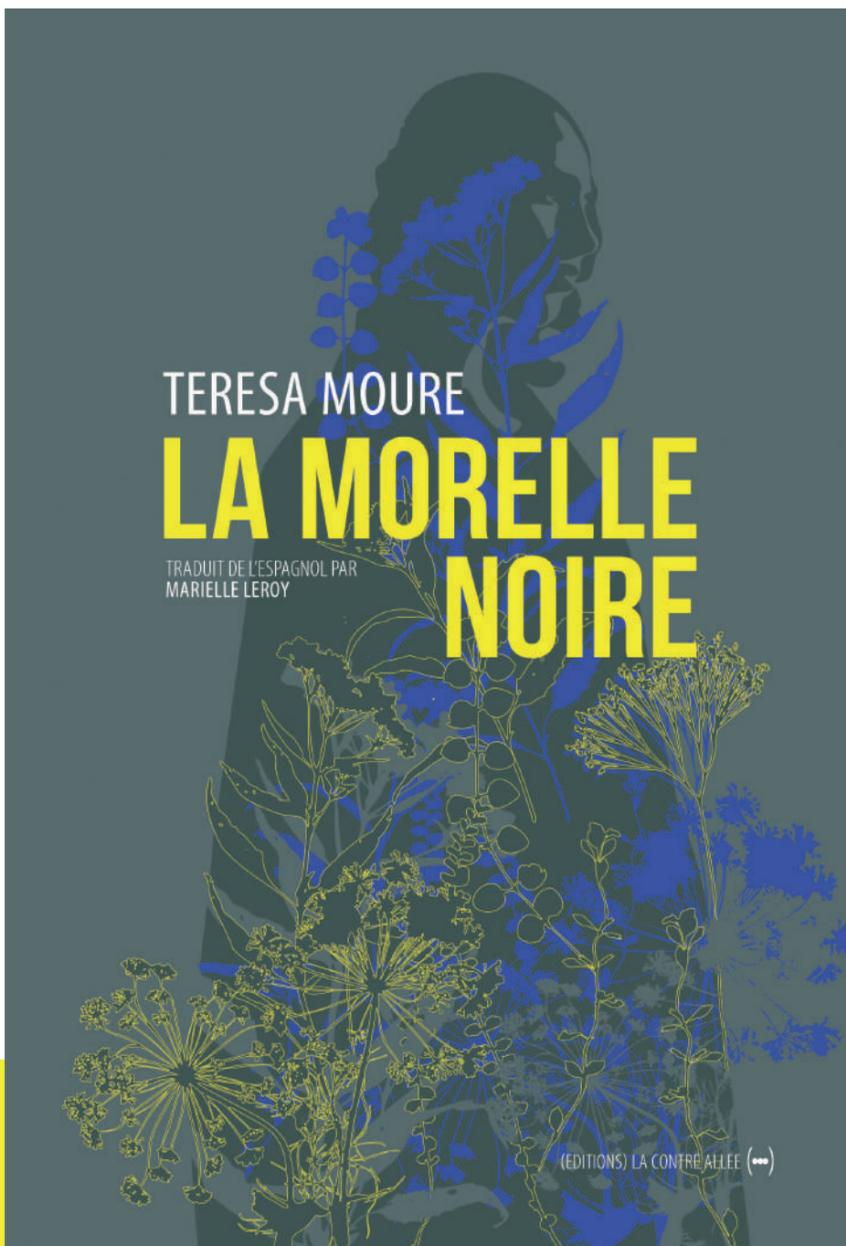


Teresa Moure

est romancière, poétesse, essayiste, dramaturge et professeure de linguistique à l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle. Elle développe un projet littéraire empreint d'écoféminisme, et a déjà été traduite dans diverses langues, en y obtenant la reconnaissance de la critique et du public.

Son roman *Hierba Mora* (*La Morelle noire*) est devenu l'œuvre la plus primée de l'histoire de la littérature galicienne (prix du roman Xerais, prix Benito Soto, prix de la Critique de Littérature galicienne...), avant qu'elle ne le récrive ensuite en castillan, pour les éditions Hoja de Lata, comme elle avait déjà pu le faire pour *Artes subversivas para cultivar jardines* (Hoja de Lata, 2014), soucieuse d'écrire et d'être lue en galicien comme en espagnol.

Parmi ses autres œuvres les plus remarquables figurent *Unha primavera para Aldara* (Xerais, 2009), *Queer-emos un mundo novo* (Galaxia, 2012) ou encore, plus récemment, *Sopas New Campbell* (Cuarto de inverno, 2020) et *A tribo que conserva o lume* (Através, 2020).



Avec un livre de prières
entre les mains,
on ne va nulle part.

C'est bien une femme, il n'y a aucun doute, pourtant elle est en train de lire. Et elle ne lit ni histoire d'amour ni vers légers ; elle lit un ouvrage de médecine. Il faut forcément qu'elle ait envie d'apprendre quelque chose de mauvais. Ou alors elle a commis un acte malin et cherche un moyen de le cacher. Oui, il s'agit d'une femme, mais pourquoi alors n'est-elle pas à la fontaine à bavarder ou au marché en train de cancaner avec ses comparses. C'est une femme en train de lire. Tranquillement. Ah mais..., il doit s'agir d'une sorcière. Oui, ce doit être ça. Elle en a tout l'air... Elle s'appelle Hélène.

Les apparences d'un roman historique...

Habilement cousu d'histoires intimes, de remèdes, de croyances, de sororités, de coutumes et de soins, *La Morelle noire* est un sémillant roman, formellement inventif, au propos vif et mâtiné d'humour, dont le héros n'est pas celui que l'on croit... Dans *La Morelle noire* les protagonistes s'emparent de leur liberté et, pour cette fois, les « sorcières » gagnent, et vont à l'encontre de la pensée chère à Descartes selon laquelle il faudrait « se rendre maître et possesseur de la nature ».

... écoféministe & écocritique...

Avec Christine de Suède, qui refusera de prêter son corps pour donner un héritier au trône, Hélène Jans, l'herboriste qui défie l'ordre établi, et Inés Andrade, l'étudiante irrévérencieuse, *La Morelle noire* met en avant des protagonistes qui se soustraient au discours patriarcal, livrant une autre lecture de la sphère domestique, ce lieu déconsidéré par l'histoire vue et racontée par les hommes, où les femmes se sont le plus souvent retrouvées réduites et assignées. Ce que l'on va lire et apprécier au fil des pages nous rappelle combien cet espace est aussi et surtout source d'apprentissage, de transmission et de savoirs tout aussi mal considérés.

... poétique, politique et incisif : un patchwork stylistique particulièrement dynamique

La Morelle noire est fait d'humour et d'ironie, d'amour et de sagesse, y apparaissent des lettres d'il y a trois cents ans, des courriels du XXI^e siècle, des recettes de sortilèges pour attirer les amants réservés, des brouillons de poèmes, des fragments d'essais et de réflexions scientifiques, des histoires et légendes anciennes, un herbier... autant de formes qui témoignent de la richesse de la diversité des voix, des façons de dire et de faire, contre la pensée unique et le discours historique patriarcal.

Les traductions

Paru pour la première fois en galicien, Teresa Moure réécrit *Hierba Mora* en espagnol. Depuis, son livre a été traduit en six langues, à commencer par le catalan, puis en portugais, en anglais, en néerlandais, en serbe et en italien.

On pense à



Caliban et la Sorcière, Silvia Federici, éditions Entremonde

... pour les questions de rapports d'exploitation et de domination des hommes sur les femmes, et pour le lien avec l'histoire du patriarcat et du capitalisme.



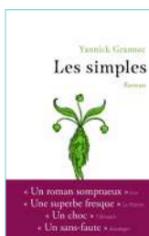
Des sorcières aux mandarines, Josette Dall'ava-Santucci, éditions Calmann-Lévy

... pour les liens avec les connaissances médicales des femmes, pour l'histoire de l'herboristerie et de l'appropriation des savoirs médicaux par les hommes.



Élixir, dans la vallée à la fin des temps, Kapka Kassabova, éditions Marchialy

... pour le sujet des plantes médicinales, des guérisseuses et des savoirs ancestraux.



Les Simples, Yannick Grannec, éditions Anne Carrière

... pour l'aspect historique et résolulement féministe, pour le rapport aux plantes médicinales, et pour la mainmise des hommes sur les richesses et les savoirs.

Relation presse
Auréli Serfaty-Bercoff
Un livre à soi

06 63 79 94 25
aserfatybercoff@gmail.com

Relation Libraires
Aline Connabel

06 25 67 05 43
aline.connabel@gmail.com

Marielle Leroy

est enseignante d'espagnol, elle exerce en lycée, ainsi qu'à l'IUT de Lille, au sein de la formation en métiers du livre, et au sein du Master de traduction de l'université d'Artois. Elle a, à ce jour, traduit l'essai de Pablo Iglesias Turrión, *Machiavel face au grand écran* (2016), et les textes de Paco Cerdà, *Les Quichottes* (2021) et *Le Pion* (2022, finaliste du Grand prix de traduction de la ville d'Arles 2023 & et du Prix Pierre-François Caillé de la traduction). Depuis leur création en 2008, elle nous conseille pour le domaine hispanique.

Vous êtes traductrice et avez choisi la plupart des textes de langue espagnole édités à La Contre Allée. Pour *La Morelle noire* (Hierba Mora), comment s'est faite la rencontre avec le texte ?

Il faut d'abord poser le contexte. Il y a un petit historique entre les éditions La Contre Allée et les éditions Hoja de Lata qui ont un catalogue engagé comportant de nombreux titres de femmes et/ou féministes, et notamment *La mujer borrador* (La femme brouillon) d'Amandine Dhée, qui est éditée chez nous.

Il y a quelques années, alors que je furetais dans les rayons de la magnifique librairie La Central de Madrid (qui a changé de lieu et de taille depuis), je suis tombée sur *Tea Rooms* de Luisa Carnés que Hoja de Lata rééditait. J'ai immédiatement eu envie que La Contre Allée publie ce texte totalement en adéquation avec notre ligne éditoriale et pour lequel nous avions la traductrice idéale, Michelle Ortuno, qui traduit chez nous une autre très belle autrice, Isabel Alba. La collaboration avec Hoja de Lata s'est donc étoffée et les liens se sont consolidés. Puis, lors d'un passage à la Feria del Libro de Madrid, Laura Sandoval m'a remis différents ouvrages de Hoja de Lata, dont *Hierba Mora*. Cela m'a fait sourire car je venais d'acheter *El arte de cultivar los jardines* publié chez eux également et de la même autrice, Teresa Moure. Je me suis dit qu'il s'agissait d'un signe. J'ai commencé par la lecture de *Hierba Mora* sur le conseil avisé de son editrice et, il faut bien le dire, attirée par une magnifique couverture baroque. Lorsque j'ai eu fini, j'étais inquiète à l'idée que Laura ait pu le proposer à d'autres maisons d'édition.

Pourquoi avoir eu envie de le traduire et le publier ?

Beaucoup de choses m'ont plu dans *Hierba Mora*. D'abord c'est un texte résolument féministe. On y rencontre trois figures féminines remarquables : la reine Christine de Suède, Hélène Jans, une « sorcière », et Inés Andrade, étudiante. Ce qui relie a priori ces trois femmes, nées dans des mondes différents et à des époques différentes, tout au moins pour Inés qui naît le jour où Armstrong fait le premier pas sur la Lune, c'est la figure de René Descartes. Elles ont toutes quelque chose à voir avec le philosophe. Christine de Suède, après avoir entretenu une relation épistolaire soutenue avec lui, le reçoit à la cour de Stockholm. Hélène Jans devient son amante et a une fille avec lui, Francine. Enfin, Inés Andrade est censée faire sa thèse de philosophie sur son travail. Mais tout ceci n'est qu'un leurre et l'on comprend très vite que René Descartes n'est pas du tout la figure centrale. Son personnage est un prétexte pour faire émerger l'histoire des femmes qui ont eu affaire à lui, de façon avérée ou supposément. Au fur et à mesure qu'il disparaît, elles apparaissent, et avec elles émergent d'autres oubliées de l'Histoire. On suit le parcours de femmes qui, entre autres, se dégagent de l'emprise masculine pour, comme il est répété dans le texte, tel un leitmotiv, devenir elles, tout simplement. C'est Christine de Suède qui renonce à la couronne pour ne pas avoir à enfanter, c'est Hélène qui prend sa vie en main et décide d'élever son enfant seule, c'est Inés qui s'affranchit de l'influence de son directeur de thèse. On pourrait multiplier les exemples car il y a de nombreuses autres figures féminines dans le roman, fictives ou réelles. Le féminisme ne se traduit pas uniquement

dans le caractère ou les décisions prises par les personnages. C'est aussi la part belle que Teresa Moure fait à ses protagonistes, comme si elle déplaçait la caméra, et souvent avec humour. Armstrong est en train de faire le premier pas sur la Lune, mais « ce grand pas pour l'humanité » va être relégué au second plan par la naissance d'Inés, qui survient au même moment. *La Morelle noire*, c'est l'histoire de femmes invisibilisées que Teresa Moure met sur le devant de la scène. Invisibilisées parce que les époques antérieures ont privilégié les hommes, parce que la mémoire a été sélective et a suivi un cheminement patriarcal (ce que tente d'expliquer Inés à son directeur de thèse), mais aussi parce que le savoir qu'elles détiennent et qu'elles ont accumulé a toujours été considéré comme secondaire. Dans *La Morelle noire*, tous les savoirs associés à ce que l'on désigne comme la sphère privée et souvent relégués à quelque chose de subalterne deviennent des savoirs précieux qu'il est important de transmettre aux générations futures. C'est ce que fait Hélène Jans, une de ces femmes que l'on appelait alors *sorcière* car elles utilisaient les plantes, les pierres et les incantations pour soigner et assister les accouchements et les avortements. Consciente de détenir des connaissances essentielles, elle entreprend un herbier où elle consigne les noms de toutes les plantes qu'elle recueille, note leurs vertus et leurs effets délétères, et les usages possibles. Parallèlement, elle écrit un manuel destiné aux femmes où l'on trouve des recettes pour prendre soin du corps et par conséquent de l'âme. Ici, être mère, broder, écrire des poèmes, des chansons, faire du patchwork..., sont des savoirs tout aussi légitimes et prestigieux que ceux applaudis dans la sphère publique. Ne pas faire sa thèse sur Descartes n'est plus un renoncement, mais devient une véritable victoire féministe pour Inés. Les personnages féminins de *La Morelle noire* se réapproprient leur corps. Ce corps souvent réduit à un objet de désir, à une simple matrice, à

Dans *La Morelle noire*, les femmes décident de ce qui est bon pour elles, quand elles veulent, où elles veulent et avec qui elles veulent. Il y a une grande solidarité féminine. C'est un roman de la sororité.

« un territoire » que l'on peut soumettre, violenter, violer même. C'est très politique. Les femmes décident de ce qui est bon pour elles, quand elles veulent, où elles veulent et avec qui elles veulent. Il y a une grande solidarité entre elles. C'est un roman de la sororité. Teresa Moure aborde et développe ces questions féministes sous un angle intéressant, l'écoféminisme, ce lien étroit entre l'écologie et le féminisme, ce à quoi, à La Contre Allée, nous sommes particulièrement sensibles.

Au-delà des thématiques, pouvez-vous nous en dire davantage sur la forme ?

La forme aussi m'a franchement séduite. À La Contre Allée, nous aimons les narrations chorales et protéiformes... *La Morelle noire* met en scène diffé-



rentes époques – celle contemporaine de Descartes et le XX^e siècle – ; différents lieux – Stockholm, Amsterdam et la Galice – ; et mélange les genres – roman historique, roman épistolaire, recueil de poèmes, traité philosophique, recettes de cuisine, journal intime, manuel destiné aux femmes... – multipliant ainsi les voix, même si un personnage viendra prendre en charge le récit, mais je ne veux pas déflorer le principe narratif. L'autrice a tissé un véritable patchwork. Le roman est comme un puzzle reconstitué, dont les pièces essentielles ont été retrouvées

contemporaine, nous interpelle, commente la scène, parfois avec ironie, nous rappelant que ce que nous sommes en train de lire est une fiction. Et en même temps, comme le dit justement Inés, cela pourrait bien exister...

Vous nous en dites un peu plus sur ce qui caractérise la langue de Teresa Moure dans ce roman et les enjeux de traduction ?

L'autrice manipule des formes et des registres différents. Il y a un souffle puissant dans le livre, notamment dans la dernière partie où le style rend compte de l'ambiance très amoldovarienne (si l'on peut dire) qui règne dans la maison d'Inés. C'est une écriture qui ouvre beaucoup de parenthèses, au sens figuré. Certains chapitres fonctionnent comme des poupées russes. C'est l'art de conter ancestral, celui des *Mille et Une Nuits*, avec des histoires enchassées. On retrouve aussi le thème du motif à travers des métaphores récurrentes pour parler de caractères, d'états d'âme, à l'instar de la tapisserie.

En termes de traduction il y avait quelques ajustements à faire. La morphologie de la phrase française est moins maniable que celle de la phrase espagnole. Les phrases à tiroirs de *Hierba Mora* devaient être rendues dans *La Morelle noire* en tentant de garder la fluidité originelle. De même, dans l'espagnol de Teresa Moure il y a quelques traces du galicien et de références régionales. Les échanges avec l'autrice ont été très éclairants. Il y a, par exemple, une image récurrente dans le texte de femmes qui vont au moulin. J'avais bien compris qu'il s'agissait de rendez-vous amoureux mais, pour certains endroits, la métaphore était filée. Je ne parvenais pas à aller jusqu'au bout du sens. Grâce aux explications précises de Teresa, j'ai pu, j'espère, donner une équivalence.

De même, il aura fallu aussi faire pas mal de recherches *La Morelle noire* mêle un matériel référentiel fictif à un matériel référentiel réel (certaines lettres de Descartes par exemple, certaines maximes de Christine de Suède).

Enfin, la question du langage est un véritable sujet dans *La Morelle noire*, et notamment le langage comme arme de pouvoir. Au XVI^e siècle, des tentatives de créer un langage commun ont été amorcées,

avec pour ambition d'améliorer la communication entre les peuples, d'améliorer les relations commerciales et, par voie de conséquence, éviter les conflits. Hélène Jans participe de cette fièvre intellectuelle aux côtés de Descartes mais abandonne le projet. Il y a plusieurs raisons à cela mais l'une d'entre elles est que, finalement, ces langues nouvelles sont toujours construites de façon ethnocentrée et ne servent que celles et ceux qui les inventent. Rappelons que Teresa Moure enseigne la linguistique à l'université. Elle écrit en espagnol mais aussi en galicien et portugais. La question de la suprématie des langues est donc un thème qui l'occupe. Elle a d'ailleurs écrit un essai sur l'écriture inclusive.

À quoi renvoie le titre *La Morelle noire* ?

La morelle noire fait partie des plantes de l'herbier qu'Hélène Jans élabore. Venue des Amériques avec la colonisation, elle a été utilisée dans toute l'Europe dans différents remèdes, pour ses propriétés analgésiques. Comme il est dit dans le texte, on lui voyait des pouvoirs magiques. Mais, mal employée, cette très séduisante plante peut s'avérer toxique, ce qui lui a valu dans le même temps une mauvaise réputation, en plus d'être appréciée en sorcellerie. Dans le roman, la morelle noire, c'est donc un peu une métaphore de la femme, ou plutôt de la façon dont cette dernière est considérée. Elle attire, on lui donne tous les noms, on recherche son caractère « apaisant », mais on s'en méfie...

Ses précédentes traductions :



Les Quichottes, c'est le récit d'un voyage de 2 500 km à travers les 65 000 km² du plus grand désert démographique d'Europe – après la région arctique de Scandinavie –, qui s'étend à travers les provinces de Guadalajara, Teruel, La Rioja, Burgos, Valence, Cuenca, Saragosse, Soria, Ségovie et Castellón, et où l'on recense 1355 municipalités.

Paco Cerdà, journaliste-écrivain, nous entraîne sur les routes impraticables de ce territoire froid et montagneux, au sud-est de Madrid, que l'on surnomme aussi « Laponie du Sud » ou « Laponie espagnole », parce que, comme en Laponie, moins de huit habitants au kilomètre carré y vivent.

Loin de l'idéalisation d'un monde rural bucolique, Paco Cerdà relate le manque d'infrastructures, de perspectives, l'absence d'écoles, de soins, de structures culturelles ou sportives.

Les Quichottes, de Paco Cerdà
Collection Un singulier pluriel, 2021,
272 p., 20€, 9782376650669



Stockholm, hiver 1962. Deux hommes de mondes adverses se font face. Arturo Pomar, l'enfant prodige espagnol, affronte sur l'échiquier Bobby Fischer, un jeune Américain excentrique et ambitieux.

En pleine guerre froide, l'un était le pion du régime franquiste, l'autre sera celui des États-Unis.

Au fil des 77 mouvements de la partie qui les oppose, se trame une histoire à la forme originale entremêlant les portraits de ces deux maîtres des échecs et ceux de nombreux autres pions. Des personnes sacrifiées, comme autant de mythes fabriqués et utilisés à des fins sociopolitiques, qui en paieront le prix fort ; celui de la mort, de la prison, de l'exil ou de la solitude. Mais un pion n'est jamais seulement un pion...

Le Pion, de Paco Cerdà
Collection La Sente, 2023,
320 p., 11,50€, 9782376650942



Si Pablo Iglesias Turrion est désigné comme le porte-parole de Podemos, ce professeur de sciences politiques est avant tout l'un des penseurs et fondateurs de ce parti antilibéral. *Machiavel face au grand écran* se présente comme la somme de ses cours de Cinéma politique à l'université Complutense de Madrid entre 2006 et 2010.

Sa lecture de la représentation du pouvoir au cinéma nous permet de mieux connaître la pensée d'un homme qui bouscule la scène politique internationale et pour qui le 7^{ème} art ne relève pas seulement du divertissement intellectuel mais permet aussi de parler de politique telle que l'entendait Machiavel, c'est-à-dire comme la science du pouvoir.

Machiavel face au grand écran, de Pablo Iglesias Turrion
Collection Un singulier pluriel, 2016,
168 p., 15€, 9782917817483

Renaud Buénerd

est diplômé des Beaux-arts, et de l'IFM, *Institut Français de la Mode*, après quelques années passées à travailler dans la communication pour des marques de ce secteur, il s'oriente vers la création graphique et la direction artistique, avant de se recentrer sur le monde du livre et de l'édition au début des années deux mille. Aujourd'hui graphiste et éditeur aux éditions du Chemin de fer, ces deux activités lui laissent suffisamment de temps et de liberté de mouvement pour s'occuper à ses travaux personnels, dessin, peinture, photographie mais aussi sculpture et écriture. Depuis plusieurs années, nous lui confions la création de bon nombre de nos couvertures.

À l'aube de la maturité, il fait partie de ceux-là qui se demanderont toujours ce qu'ils vont bien pouvoir faire de leur vie.



© Renaud Buénerd

De façon générale, quel est votre processus de création pour une couverture de livre ?

En premier lieu, je lis le texte en diagonale, je lis vite, très vite, pour attraper des choses qui dépassent, des images saillantes que je note, je fais aussi des petits croquis, des notes visuelles. Ensuite je laisse un peu reposer puis je les reprends au propre, ou je les abandonne, c'est selon.

Il y a des textes évidents, dans lesquels tout de suite une idée s'impose, d'autres résistent plus, mais je n'ai peur ni des idées simples ni des portes ouvertes, je crois réellement que la couverture doit raconter un peu du texte sans pour autant être redondante. C'est une fenêtre suggestive sur le livre, elle doit dire un peu et donner envie d'ouvrir la page, d'aller plus loin. Il y a aussi une alchimie suggestive avec le titre, une dialectique texte-image se crée, qui a un rapport avec l'illustration, mais qui doit éviter de répéter trop frontalement le sens des mots.

Quand j'ai commencé à travailler pour La Contre Allée, je n'ai rien apporté, tout était déjà posé, en terme de charte : le dessin filaire, la bichromie forte, il a fallu à la fois que je m'y plie et que je m'y adapte, mais aussi que j'apporte quelque chose. Ce que j'ai apporté, c'est simplement l'image, et l'illustration, une certaine suggestivité poétique quand l'origine était beaucoup plus abstraite, graphique, et ne touchant que peu au sens des images.

Et pour cette couverture, tout particulièrement, pour laquelle il s'agissait de faire évoluer la charte graphique de la maison, que vous connaissez bien ?

L'envie était d'enrichir la proposition graphique, de tout changer sans rien faire bouger. Ceci en utilisant non plus un accord de deux couleurs en tons directs, mais une gamme de quatre couleurs, ce qui change tout. J'aime bien ce genre de challenge, ça me motive d'avoir un cadre ou des barrières pour ne pas partir dans tous les sens, mais là, il y avait quand même une infinité de possibilités. Pour rester cohérent, j'ai proposé de travailler sur deux niveaux d'image, l'aplat et le filaire. L'aplat est travaillé en ton sur ton et le dessin filaire en contraste fort. Ça paraît idiot, mais ça permet énormément de variations et de nouveautés tout en restant absolument cohérent avec l'historique, et la reconnaissance immédiate de la maison.

Que vous inspire *La Morelle noire* ?

D'emblée je suis parti sur l'alchimie, une idée de philtre et de botanique précieuse, de mystère et d'érudition, des entremêlements de sens, un peu de magie et beaucoup de féminin. J'ai fait beaucoup de bidouillages, de recherches de sources iconographiques historiques, j'ai beaucoup mélangé ces images, en revanche j'ai immédiatement arrêté l'univers coloré, des couleurs d'ombre et de nuit profonde avec des bleus, des violets, et un éclat acide de jaune ou d'anis. Ça vient d'une image d'alchimie, un reflet d'arc-en-ciel dans de l'huile noire.

Avec quels outils travaillez-vous ?

Basiquement, je travaille avec des sources visuelles, glanées sur internet ou dans des bouquins, et ensuite c'est un passage par Illustrator, la charte de base oblige à l'utilisation de ce logiciel de dessin vectoriel... Ce n'est pas mon environnement habituel, ni mon outil de prédilection, mais ça me donne une distance, ça fait bouger mes lignes. Techniquement c'est un peu compliqué pour moi mais je me débrouille, j'invente des bricolages pour ce que je ne sais pas faire... En vérité, j'aime bien utiliser l'informatique de manière un peu rudimentaire, je crains la virtuosité de la machine.

Comment qualifieriez-vous votre univers graphique et artistique ? Comment s'est-il construit ?

Il est difficile d'être son propre miroir. Je n'ai pas d'intention particulière et pourtant, si je regarde tout ce que je peux produire, les choses se ressemblent toujours un peu. Je ne sais pas définir à quoi ça tient, en revanche je sais comment je travaille, par hésitation, hasard et tâtonnement. Je suis un chasseur-cueilleur, je me promène sans intention et je trouve quelque chose que je récolte. Je subtilise un objet ou une image qui va générer une autre forme, par combinaison, collage ou superposition, cela devient une autre image, une idée ou même un texte. Il faut rester attentif et curieux, si je ne le suis plus, je m'ennuie un peu et je dessine des fleurs, c'est très joli les fleurs, j'adore ça car elles parlent avant tout du temps qui passe qui est une constante préoccupation de mon travail, pourtant les périodes où je dessine des fleurs sont des périodes de faible agitation neuronale.



Contrebande

La collection Contrebande se veut un repaire pour celles et ceux qui traduisent, qui ne cessent de faire circuler avec leurs mots ceux des autres.

Contrebande est née du désir d'une maison d'édition et de traducteurs et de traductrices qui nous font entrer dans leur atelier, là où se joue la rencontre improbable entre deux langues.

Nous accompagnent dans cette aventure éditoriale : Anna Rizzello, Corinna Gepner, Laurence Kiefé, Olivier Mannoni et Rosie Pinças-Delpuech.

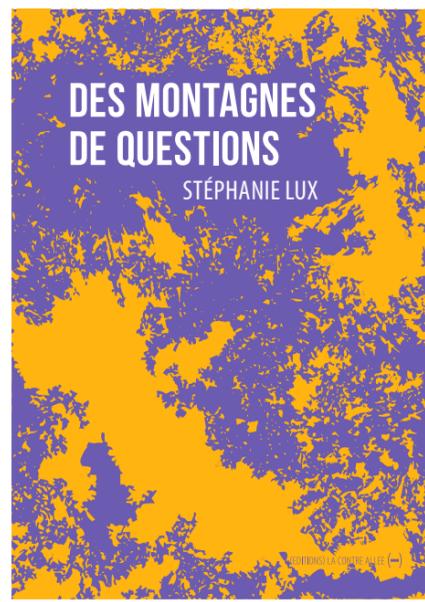
Stéphanie Lux,

traductrice littéraire de l'allemand et de l'anglais, vit à Berlin, où elle a également été libraire occasionnelle pendant une dizaine d'années. Parmi les auteures qu'elle a traduites, on trouve Clemens J. Setz, Marianne Fritz, Tamsyn Muir, Stephanie Haerdle, Lina Ehrentraut, Jens Harder et Paula Fürstenberg. Sa traduction de *Katie*, de Christine Wunnicke, a obtenu le Prix Nerval-Goethe 2020. Avec *Des Montagnes de questions*, elle réfléchit à une pratique de la traduction résolument visible, féministe et queer.



© Emmanuelle Descraques

"Je me suis approprié ce métier livre après livre. [...] J'ai étudié l'allemand et appris au fil des textes. Je ne suis ni normalienne, ni agrégée d'allemand, ni diplômée de traduction littéraire. Pourtant, je suis traductrice. Je choisis des mots dans ma langue pour retranscrire ceux que l'auteure a écrits dans la sienne. En revanche, écrire avec mes mots à moi, sans m'appuyer sur ceux des autres, m'est longtemps resté impossible. Impensable. La traduction littéraire était, sans que j'en aie tout à fait conscience, le maximum que je pouvais m'autoriser."



Stéphanie Lux
Des montagnes de questions

ISBN : 9782376651529
Pagination : 144 pages
Prix : 16€

Parution le 13 septembre 2024



« Moi qui ai toujours eu du mal à (sa)voir où je serais dans dix ans, je serais bien incapable de prédire mon propre avenir dans le métier. Ce que je sais, c'est que ma pratique ne cesse d'évoluer. Et que cet exercice d'écriture, le plus long auquel je me sois livrée jusqu'ici, la modifiera forcément. L'expérience me rendra-t-elle meilleure traductrice, ou au contraire plus mauvaise, parce que j'aurai pris goût à choisir mes mots sans contrainte étrangère, sans texte de départ à respecter ? Une chose est

sûre, j'aimerais montrer davantage les coutures de la traduction, la trame du travail en train de se tisser. Montrer les doutes, les montagnes de questions que je me pose en traduisant, les décisions que je finis par prendre, et qu'aucune d'elles n'est définitive. C'est ce que je me suis efforcée de faire ici. Montrer la traduction comme une prothèse magique permettant d'évoluer, de courir dans une œuvre dont on ne pratique pas (encore ?) la langue. »

Stéphanie Lux

"J'aimerais montrer davantage les coutures de la traduction, la trame du travail en train de se tisser. Montrer les doutes, les montagnes de questions que je me pose en traduisant, les décisions que je finis par prendre, et qu'aucune d'elles n'est définitive. [...] Envisager cette activité comme sans cesse à redéfinir, aux frontières mouvantes, en transition. Jamais arrivée, jamais figée."



Pour écouter
Stéphanie Lux



Sur les bords de la langue, Traduire en féministe/s,
Noémie Grunenwald

PASSAGE EN POCHE / 13 SEPT. 24

Paru en 2021 dans la collection Contrebande, en cours de traduction en Suède (Förläggare Li!Lit Förlag), *Sur les bords de la langue, traduire en féministe/s* paraît au format poche, dans la collection La Sente.

« *Sur les bords de la langue* est un essai narratif dans lequel j'explore les enjeux féministes de la traduction à partir de ma propre expérience. J'y mêle réflexion théorique et récit personnel pour interroger les conceptions dominantes de la traduction et démontrer que l'engagement en traduction, loin d'être un biais supplémentaire, permet de travailler mieux. J'y traite de la traduction comme processus collectif qui révèle les angles morts du genre dans la langue et qui permet d'agir concrètement sur celle-ci et sur le monde qui l'entoure. J'y raconte enfin mes premières traductions, les conditions dans lesquelles elles ont été faites et ce qu'elles m'ont fait à l'intérieur. »

Noémie Grunenwald

ISBN : 978 2 376651 581
176 pages / 9,50€



Cinq titres sont déjà parus dans la collection



Sortir de chez soi,
Luba Jurgenson, 2023

« On entre dans ce livre comme dans un laboratoire qui livrerait des secrets sur l'alchimie du verbe. La finesse de l'écriture, la subtilité du propos, les confidences de l'auteure et son enthousiasme réjouissent profondément. »

P.H. et P.M., Hors Champ, « Choisir et lire, Les Notes »
ISBN : 9782376650409
112 pages / 15€



Le Pont flottant des rêves,
Corinne Atlan, 2022

« De ce pont flottant émerge un essai fin et ouvert sur ce métier de l'ombre qui aide à créer des passerelles culturelles. Une ode à l'altérité que chacun porte en soi. »

P.E. et C.B., Hors Champ

ISBN : 9782376650812
128 pages / 16€



Traduire ou perdre pied,
Corinna Gepner, 2019

Traduit en Argentine, éditions EME.

« Dans ce texte fragmenté, Corinna Gepner nous livre ce qui l'anime, ce qui la pousse, ce qui la fait douter en permanence ! Cela se lit d'une seule traite, c'est un pur régal. »

Laurence Holvoet, Version libre.

ISBN : 9782376650539
228 pages / 18€



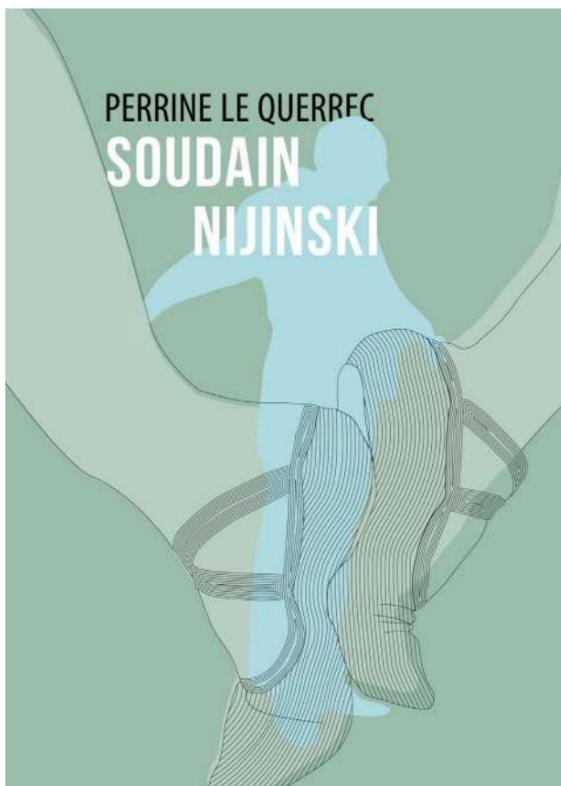
Entre les rives,
Diane Meur, 2019

« *Entre les rives* apparaît comme un livre essentiel, autant en tant que réflexion sur la traduction qu'en tant que témoignage extrêmement éclairant sur l'œuvre de Diane Meur. »

Joseph Duhamel, Le Carnet des instants.

ISBN : 9782376650546
228 pages / 18€





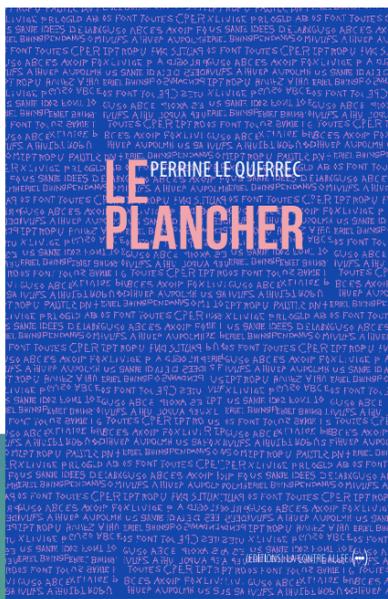
De Nijinski on sait qu'il fut danseur étoile
 De Nijinski on sait qu'il sautait plus haut que quiconque
 De Nijinski on connaît les Ballets russes, Diaghilev, L'Après-midi d'un faune
 De Nijinski, Dieu de la danse, sans doute connaît-on l'incroyable carrière
 De Nijinski on connaît peut-être ses Cahiers
 De Nijinski on connaît beaucoup la légende, les récits, les approximations
 De Nijinski on croit connaître
 De Nijinski sait-on qu'il dansa jusqu'à ses 29 ans
 De Nijinski sait-on la dernière danse le 19 janvier 1919 à l'hôtel Suvretta en Suisse
 De Nijinski sait-on ensuite l'effondrement
 De Nijinski sait-on qu'il fut interné plus de 30 années
 De Nijinski connaissons-nous le grand oubli où il fut abandonné
 De Nijinski sait-on l'immobile comme une autre danse

Perrine Le Querrec Soudain Nijinski

ISBN : 9782376651536

collection La Sentinelle,

parution le 18 octobre 2024



Le Plancher,

ISBN : 9782376651543

collection La Sente (poche),

parution le 18 octobre 2024



Jean, dit Jeannot, est né en France en 1939. Jean, dit Jeannot, a une biographie courte et accidentée. De ses années d'enfance à son engagement en Algérie, de la mort par pendaison de son père à sa claustration volontaire avec mère et sœur, Jean, dit Jeannot, échappe à la raison et au monde réel.

En 1971, la mère meurt et les deux enfants, Jeannot et Paule, obtiennent l'autorisation de l'enterrer à l'intérieur de la maison.

Dès lors, Jeannot n'a plus qu'une seule raison d'être : graver son réquisitoire, s'écrire à lui-même, creuser ses mots sur ce plancher qu'il n'aura pas quitté depuis... Jusqu'à y mourir, cinq mois plus tard.

Ce qu'en dit l'autrice

« Écrire *Le Plancher*, c'est côtoyer la folie au plus près, s'autoriser la débâche du mot brut, de la syntaxe, emprunter des chemins de réflexion et d'écriture inédits, braver les interdits. C'est aussi donner un corps et une voix à celui dont chacun s'est détourné.

C'est Jeannot le Coupable, celui qui encombre, la société, les mémoires, ce sont ceux dont on se détourne, ce sont les lits supprimés des hôpitaux psychiatriques, ce sont les SDF abandonnés, les malades abusivement enfermés en prison, tous les fragiles, les différents, les marginaux, les furieux. »



© Fondation Jan Michalski, Wiktorja Bosc

Perrine Le Querrec

est née en 1968 à Paris et vit aujourd'hui dans l'Indre. Qu'elle publie des formes poétiques, des romans ou des pamphlets, la langue de Perrine Le Querrec nous entraîne dans un univers d'une grande singularité. Longtemps « chercheuse » pour la télévision, le cinéma ou encore l'édition, l'image et l'archive sont restées des matériaux essentiels à ses travaux d'écriture.



Pour découvrir la page Youtube de l'autrice



Pour découvrir le site web de l'autrice



De la même autrice, à La Contre Allée



Rouge pute

"Je me tais
 Ta gueule !
 Il me tue
 Nous nous taisons
 Vous, vous vous taisez
 Ils assassinent

"Pendant plusieurs semaines, des femmes, des héroïnes, m'ont confié leur vie et leurs mots. Notre besoin commun de briser le silence et l'indifférence autour des violences conjugales et de ses nombreux visages. (...) C'est cela que vous allez lire."

Perrine Le Querrec

(La Sente, collection poche, 2024)

96 pages, 8€

ISBN 9782376651437



Le Prénom a été modifié

"Le viol de mon corps de ma bouche de ma vie de demain."

Comme pour Rouge pute, Perrine Le Querrec emprunte la forme poétique pour dire et faire entendre l'indicible.

Une expérience brutale, proche, s'il est possible de l'être, des sensations et des émotions des femmes qui subissent ces viols. La violence physique. La violence du silence. La violence des lendemains sans autre horizon.

2022, 112 pages, 15,50 €

ISBN : 9782376650782



Délaissant les grands axes j'ai pris la contre-allée...

LA CONTRE ALLÉE,
littérature & société

Depuis le commencement, en 2008, nous nous répétons ces mots de Fauque et Bashung comme un mantra. Ils guident nos choix vers une littérature émancipatrice. Roman, récit, poésie, essai..., autant de genres qui ne sont plus mentionnés sur nos couvertures. Les auteurs et les autrices avec lesquelles nous cheminons, le plus souvent, s'en affranchissent. C'est ce mouvement, cette inventivité que nous nous plaçons à accompagner.

Ce qu'en dit la presse

« Maison d'édition audacieuse et exigeante : La Contre Allée (...) a une ligne qui se veut émancipatrice et résolument cosmopolite. »

Transfuge

« On y lit des partitions intimes, des quêtes d'humanité, des voix qui risquent l'oubli quand se lèvent les vents de l'Histoire. »

Le Matricule des Anges



(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE (☘)
lacontreallee.com
contactlacontreallee@gmail.com



Commandes Libraires
Belles Lettres Diffusion Distribution
Johanna Khoury
commandes@bldd.fr
N° Dilicom : 3012268230000

Graphisme Renaud Buénerd
Impression Corlet France, avril 2024

